

Brèves littéraires

Brèves

La femme aux dents-de-lion

Patricia Bouchard

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, P. (2011). La femme aux dents-de-lion. *Brèves littéraires*, (83), 98–101.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les dents de métal s'enfoncèrent fermement dans la terre à la recherche de la carotte tout entière. La seule qui, une fois hors du sol, assurerait le non-retour du pissenlit. La poignée manuelle était de piètre qualité : les dents se resserrèrent pour la énième fois autour de la racine, saisissant maladroitement leur proie. La femme marmonna quelque injure de son cru. Elle braqua à nouveau son arme de destruction massive, l'enfonça, jouit de sa prise et, haletante, la retira. Nouvel essai infructueux. Déception sous un soleil de plomb.

De l'autre côté de la rue, un homme observait la scène. Bien qu'amusé par l'obstination de sa voisine, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer : une guerrière en sueur, à peine vêtue, aux muscles contractés, aux cheveux en bataille, courbée sur un tapis de fleurs jaunes. L'homme taillait lentement ses arbustes. Il profitait du paysage.

La femme leva la tête. La raideur de sa nuque la surprit. Elle n'avait même pas couvert un dixième de la superficie gazonnée. Elle fixa son outil. Abandonner serait tellement facile... Non ! La rage au cœur, elle poursuivit son travail acharné. Visiblement, elle y allait de façon aléatoire, créant une mosaïque insolite devant sa maison : des trous béants, des tas de racines, des talles de pissenlits encore intactes.

« Maman ? Qu'est-ce qui se passe ? »

La femme tourna son visage vers celui, consterné, de son fils. Le garçon arrivait avec une amie. La jeune fille lui plaisait bien et il souhaitait faire bonne impression. Raté.

« Maman ? »

Elle ne répondait toujours pas. D'un geste brusque, elle écarta les cheveux emmêlés qui lui collaient au front.

« Quoi ? », grogna-t-elle.

Le garçon bredouilla un « rien », puis un « laisse faire », et fonça vers la porte, sa copine sur ses talons.

L'homme avait emménagé quelques mois auparavant. Il ne connaissait pas encore très bien le voisinage. Néanmoins, il lui paraissait évident que cette femme avait changé dernièrement. Alors qu'elle n'avait d'yeux que pour ses pissenlits, lui, essayait de concentrer son regard sur les mollets athlétiques, les cuisses tendues. Mais il ne pouvait s'empêcher de loucher plus haut. Oh non ! cette femme n'était plus la même. Elle semblait avoir rompu ses chaînes, s'être libérée d'un carcan, avoir laissé exploser une énergie trop longtemps retenue. Rien ne pourrait lui résister. Elle achèverait de transformer son terrain en passoire. Aucune plante indésirable ne subsisterait. L'homme avait soif. Il rentra chez lui.

Les dents de métal s'enfoncèrent féroce­ment dans la terre à la recherche d'une fichue carotte entière. La seule qui, une fois hors du sol, assurerait le non-retour du satané pissenlit. Maudite poignée manuelle de piètre qualité ! Les dents se resserrèrent pour la énième fois autour de la racine, saisissant difficilement leur proie. La femme lança quelque injure de son cru. Vigoureusement, elle braqua à nouveau son arme de destruction massive, l'enfonça profondément, jouit de sa prise et... victoire ! Elle brandissait en l'air une immense racine.

« Maman ?

– Hmm...

– Dent-de-lion, c'est le vrai nom du pissenlit.

– Rien à foutre », murmura-t-elle.

Puis, se tournant vers son fils qui la fixait du haut des marches du perron.

« Est-ce qu'à l'école, on t'a appris à les exterminer ?

– Non, mais tu sais, ils vont finir par mourir d'eux-mêmes. Tu devrais peut-être laisser aller la nature.

– Hmm...

– On va faire un tour. »

Le garçon et sa copine prirent par la droite, évitant de passer devant le parterre encore tacheté de jaune. La femme se remit à la tâche.

De retour à ses buissons, l'homme laissait aller le cours de ses pensées. Il se prenait à souhaiter que sa voisine prenne une pause et qu'elle traverse la rue pour faire la conversation. Il lui offrirait un rafraîchissement, une chaise confortable ou mieux ! la balancelle. Tous deux à l'aise, la glace brisée flottant dans leurs verres, il glisserait ses mains sous le chandail humide. Atteignant la nuque, il redescendrait vers le bas, jouant de ses pouces le long de la colonne vertébrale ruisselante. Parvenu aux hanches, il masserait de ses paumes le galbe...

De l'autre côté de la rue, la femme le dévisageait. Ses lèvres semblaient esquisser un sourire. L'homme laissa tomber son sécateur et rentra chez lui en trombe.

La femme retourna à son boulot interminable. Le soleil s'apprêtait à se coucher, mais le jaune persistait. Elle ne pouvait s'arrêter. Compulsivement, elle se jetait sur un pissenlit puis sur un autre, n'abandonnant sa proie qu'à la vue d'une carotte, si petite soit-elle. La fatigue croissante, les épaules et le dos endoloris, la tête dans un étai, rien ne réussissait à la ralentir.

Au matin, l'homme sortit ramasser son journal, un café fumant à la main. Elle était là, à peu près au même endroit que la veille, les yeux cernés. « Ce n'est pas croyable ! », se dit-il. À croire que ces fleurs de malheur repoussent aussi vite. »

Les dents de métal s'enfoncèrent désespérément dans la terre à la recherche d'une carotte, si petite soit-elle, mais entière. La seule qui, une fois hors du sol, assurerait le non-retour du pissenlit. La poignée manuelle était de piètre qualité : les dents se resserrèrent pour la énième

fois autour de la racine, saisissant mollement leur proie. La femme laissa tomber quelque injure de son cru. Courageusement, elle braqua à nouveau son arme de destruction massive, l'enfonça profondément, jouit de sa prise et, à bout de souffle, la retira. Encore un essai infructueux. La journée serait chaude.

Toujours courbée sur ce qu'il restait d'herbe, son teint virant au gris, la femme n'aperçut pas la voiture rouge qui se gara de l'autre côté de la rue. L'homme reporta son attention vers la conductrice qui en descendit.

« Comment vas-tu, ma belle ? lui demanda-t-il, en s'empressant de la rejoindre pour la serrer dans ses bras.

– Bien, j'avais besoin d'être avec toi... », confia la nouvelle venue en s'allumant une cigarette.

Un fracas les interrompit... En face, l'arracheuse de pissenlits se tenait droite, les yeux hagards. Son outil gisait sur le trottoir. Coincée entre ses dents de métal courbé, une ultime carotte avait été déterrée.

L'homme voulut parler, mais hésita. Instinctivement, sa main gauche resserra son étreinte autour de la taille de sa sœur, pendant qu'il saluait de l'autre.

C'en était trop ! La femme n'en pouvait plus. Elle traversa la rue en quelques enjambées. Sa chemise déboutonnée laissait entrevoir les muscles de son cou. L'homme était prêt. Il avait maintes fois imaginé la scène. Il glisserait ses mains sous le chandail humide. Atteignant la nuque, il redescendrait vers le bas, jouant de ses pouces le long de la colonne vertébrale ruisselante. Parvenu aux hanches, il masserait de ses paumes le galbe du ventre...

D'un geste brusque, l'arracheuse de pissenlits attrapa l'objet de son désir : la cigarette de la visiteuse, qu'elle inhala jusqu'aux racines de sa dépendance, faisant fi du voisin et des dents-de-lion.